

Ce numéro contient : 1^o *L'Illustration théâtrale*, avec le texte complet de SAMSON, par M. Henry Bernstein;
2^o Un supplément musical : RAMUNTCHO, musique de Gabriel Pierné pour l'œuvre de Pierre Loti;
3^o Le 4^e fascicule du roman nouveau de M^{me} Daniel Lesueur : NIETZSCHÉENNE.

L'ILLUSTRATION

Prix de ce Numéro : Un Franc.

SAMEDI 29 FÉVRIER 1908

66^e Année. — N^o 3392.



ULLMO DEVANT SES JUGES

L'attitude de l'accusé à la deuxième audience, après le réquisitoire du commandant Schlumberger.

Voir l'article et les autres photographies, pages 146 et 147.

COURRIER DE PARIS



Dans une sorte de carrefour, au milieu de jardins d'Italie ornés de sculptures antiques et de ruines, se dresse une cage de fer dans laquelle sont étendus deux lions, deux grands lions. Le jour seulement commence à poindre et une fauvette, qu'on ne voit pas, gazouille du fond d'un cyprès où elle est cachée. On dirait que c'est l'arbre qui chante.

PREMIER LION, qui entr'ouvre un œil et s'étire. — Ce rugissement d'oiseau ? D'où vient-il ?

DEUXIÈME LION. — Pas du désert. Rappelle-toi ? Nous sommes les lions envoyés par le pape Ménélík à l'empereur Pie X.

PREMIER LION. — Ah ! oui !... c'est un beau cadeau. Je retrouve la mémoire avec la lumière. Nous avons, il y a peu de temps, été pris au piège chez nous, en Afrique, dans une fosse profonde, et enfermés ensuite en une caisse percée de trous. Tour à tour hissés, embarqués, débarqués, nous avons passé les Saharas de l'eau, franchi d'énormes distances ; entraînés après, sur la terre ferme, par une espèce d'éléphant de fer et de feu qui barrissait en jetant par sa courte trompe des flots de fumée noire, nous avons enfin été amenés ici, voilà près d'une semaine. Pourquoi ? Que va-t-on faire de nous ?

DEUXIÈME LION. — Je ne sais. Imite-moi. Attends.

PREMIER LION. — Je ne puis. Ton calme m'irrite. Je pense.

DEUXIÈME LION. — A quoi ?

PREMIER LION. — A la liberté.

DEUXIÈME LION. — Comme les hommes ?... qui n'ont que ce mot à la gueule ? Tu es jeune ! Si, pareil à moi, vieux lion de carrière... tu avais dévoré maintes et maintes saisons, tu ne te soucierais plus d'être libre.

PREMIER LION. — Cependant, ne l'étions-nous pas avec joie il y a une lune ?

DEUXIÈME LION. — Sans doute. La destinée commandait donc que nous fussions ensuite captifs, comme tout ce qui se croit libre. On ne possède un instant les choses que par illusion, et pour être aussitôt assuré de les avoir perdues. C'est la fatalité léonine, et humaine aussi, paraît-il.

PREMIER LION. — Je ne me résous pas à ta sagesse. Nos volumineuses têtes ne sont pas logement de philosophie, et nous n'avons point des membres taillés pour la résignation. Je sais que depuis toujours, autrefois, et il n'y a pas encore beaucoup d'étés, nous régnions sur les déserts brûlants. De cette Afrique, au centre jadis mystérieux et inexploré, de laquelle on ne connaissait pas un grain, une seule chose était sûre : *nous y étions*. Dans les livres de géographie où les savants des hommes dessinaient les cartes du monde, ces vastes espaces, vides et teints de la couleur du sable, ne portaient pour les désigner que trois mots en latin : *Hic sunt leones*. Là sont les lions.

DEUXIÈME LION, ricanant. — Oui... nous étions les lions de l'atlas !... Déjà !

PREMIER LION. — Tu as tort de rire.

DEUXIÈME LION. — C'est ma dernière liberté. J'en use.

PREMIER LION. — Mais ne vois-tu donc pas que d'année en année nous sommes traqués, tués, décimés, réduits à un nombre infime qui va diminuant chaque jour ? Bientôt, dans cinquante ans, restera-t-il des lions ?

DEUXIÈME LION. — Tant mieux. La terre ne nous mérite plus.

PREMIER LION. — Et la plupart de ceux qui restent sont captifs !

DEUXIÈME LION. — Tant mieux encore ! Ils vivront moins.

PREMIER LION. — Non. Car la prison est l'adroit supplice qui dure. Que sera désormais ici notre sort ? L'homme à qui l'on nous a donnés va-t-il nous faire du mal ?

DEUXIÈME LION. — Je ne le crois pas.

PREMIER LION. — Ni ne le crains.

DEUXIÈME LION. — Ce vieillard est trop blanc pour être sanguinaire.

PREMIER LION. — En effet, il semble chétif, il ne porte pas sur lui d'armes ni de peintures de guerre, sa cour est composée d'hommes en robes, âgés pour la plupart et débiles, et il n'a pour le défendre qu'une petite troupe de guerriers dont les vêtements bigarrés me rappellent le pelage du zèbre et de l'onagre. Avec de pareils soldats, il ne doit jamais être vainqueur.

DEUXIÈME LION. — Il l'est toujours. C'est le pape. Je t'expliquerai plus tard ce que c'est.

PREMIER LION. — Je le sais, vaguement, car on en parlait beaucoup en Abyssinie, au pays des lances. En attendant, la nourriture est bonne.

DEUXIÈME LION. — Oui. Mouton et veau de première qualité. Nous seuls faisons gras. Presque tous ici ne se nourrissent que de laitage, de pâtes et de poisson.

PREMIER LION. — Espères-tu que nous ayons jamais de la chair humaine ?

DEUXIÈME LION. — N'y compte pas ? Nous n'en aurions que si nous la prenions nous-mêmes, et c'est risqué ! J'en ai d'ailleurs perdu l'habitude.

PREMIER LION. — Pas moi. Et pourtant je n'en ai mangé qu'une nuit, quand j'étais libre, chassant avec mon père...

DEUXIÈME LION. — Quel genre de proie ?

PREMIER LION. — Un jeune berger de huit ans qui fondait comme une figue. J'en ai conservé un goût étrange et délicieux.

DEUXIÈME LION. — Fais-en ton deuil.

PREMIER LION. — Je crois, en tout cas, que la viande que l'on nous donne contient un charme pour t'avoir changé le caractère à ce point, et rendu plus mou que l'agneau. Cette chair doit être bénite ?

DEUXIÈME LION. — Non. Tu en ressentirais également les effets.

PREMIER LION. — Moi, je suis plus dur que toi, je n'ai pas renoncé à l'espoir.

DEUXIÈME LION. — Lequel ?

PREMIER LION. — Celui de m'évader.

DEUXIÈME LION. — On te reprendra.

PREMIER LION. — Et si l'on ne peut pas m'approcher ?

DEUXIÈME LION. — On te tuera à petite distance.

PREMIER LION. — J'y consens. La nuit de la mort me sera plus douce que cette clarté. Vraiment, un javalot me transperce quand je pense que nous, les lions, ne servons plus que dans les foires et les fêtes foraines, à faire des tours.

DEUXIÈME LION. — Nous les faisons cependant. Pourquoi ?

PREMIER LION. — Oh ! Pourquoi ! C'est bien ce qui me révolte. Nous obéissons, par lassitude et dédain de tuer nos maîtres. Nous savons que ces dompteurs ne nous ont jamais domptés, que nous sommes les plus forts, que nous n'avons qu'à soulever une patte, pas bien haut, ou à donner un petit coup de croc bon enfant du seul poids de notre tête... moins, de notre mâchoire supérieure, et que ce sera bouillie d'eux !... Chaque matin, nous nous demandons : « Est-ce aujourd'hui qu'on le mange ? »

DEUXIÈME LION. — Mais... mais...

PREMIER LION. — Oui... Mais nous n'ignorons pas non plus qu'ensuite on nous tuera, et, comme,

malgré tout, la plupart d'entre nous — moi aussi, quoi que j'en aie dit tout à l'heure, je l'avoue à ma honte ! — nous tenons pourtant à la vie qui est la vie, même mutilée, qui nous permet de gronder et de haïr, et de mépriser du mauvais côté des barreaux, de bâiller, de renifler, de rugir aux étoiles que nous voyons dans le seau d'eau... alors nous remettons à demain, encore, toujours, et cela dure éternellement jusqu'à ce que nous crevions de vermine et de vieillesse, les ongles trop longs, recourbés et entrés dans la plante de nos pattes ! Enfin nous sommes lâches, indignes du nom de lions et nous mériterions qu'on tondit nos crinières !... Que dis-tu ?

DEUXIÈME LION. — Rien.

PREMIER LION. — Ou bien alors nous devenons les modèles animés des artistes qui, prudemment assis, un carton sur les genoux, observent et copient nos magnifiques poses. Un de nos frères fut ainsi, durant des années, prisonnier au milieu des bois, chez une femme habillée en homme, aux cheveux courts, et qui passait son temps à reproduire son image sur la toile. Aussi, plein de fureur, je me lamente sur notre déchéance.

DEUXIÈME LION. — Tu ne sais pas ce que tu dis. Quoi qu'il arrive, nous restons les lions.

PREMIER LION. — Un mot. Un nom. Un souvenir.

DEUXIÈME LION. — Un symbole. Une idée. Tu parlais de notre gloire passée. Il est vrai qu'elle fut grande. Jamais, par toute la terre, à n'importe quel moment et quel lieu du monde on n'a trouvé mieux que le lion pour exprimer la royauté, la force, la puissance, la majesté dominatrice, conquérante, généreuse et fière. Depuis les époques les plus reculées, grecques ou romaines, égyptiennes, assyriennes ou persanes, c'est nous qu'on voit mâchoires ouvertes et queue horizontale défilant d'un long pas élastique aux frises des temples. L'or, l'argent, le bronze, le fer, le marbre, la pierre, les métaux précieux, sont las d'avoir reproduit des milliards de fois nos majestés et l'on peut aussi, dans la poussière des tombeaux antiques, nous découvrir tout petits et largement gravés sur les agates, les onyx, le cristal des coupes et le chaton des bagues, à l'agrafe des ceintures et au pommeau des glaives. Comme en un empire sans limites, nous nous promenons dans l'architecture de tous les pays, entre les colonnes des péristyles, aux rampes des escaliers monumentaux, tenant une boule sous une patte, couchés au seuil des palais, des édifices sacrés dont nous sommes les gardiens moraux et représentatifs, ou bien rafraîchis par l'eau des fontaines que nous crachons avec arrogance. Et pareillement, nous avons figuré sur le bouclier d'Achille, aux genoux de Persée, au milieu du poitrail de Bucéphale, au casque d'Alexandre dont notre mufle retroussé formait la terrible visière. Enfin notre peau reste trempée des fauves sueurs d'Hercule et sent encore l'odeur des talons nus d'Omphale.

PREMIER LION. — Et tu oublies que nous habitons aussi la soie des drapeaux, que nous tenons ferme les écussons, que nous avons été aux croisades, et que l'on disait du roi Richard qu'il avait notre cœur ?

DEUXIÈME LION. — Non, je ne l'oublie pas. Mais on ne peut énumérer tous nos honneurs. Il y en a trop.

PREMIER LION. — Comment donc alors ne partages-tu pas ma souffrance, considérant qu'une semblable épopée aboutit et s'abîme ici, en ce pacifique jardin où jamais ne retentit un seul coup de feu ? Nous deux, admirable et dernière personnification de la race, nous voilà lions d'église et d'abbaye auxquels de vieilles gens jettent des morceaux de sucre et du pain comme

à des petits chiens ! Nous ne sommes plus que les lions du pape, nous faisons partie de sa ménagerie comme sa mule, cette fameuse mule qu'il faut, paraît-il, baiser.

DEUXIÈME LION. — Mais non ! C'est une pantoufle. Et puis, calme-toi. Ce qui nous arrive est justice.

PREMIER LION. — Comment cela ?

DEUXIÈME LION. — Nous rachetons, par un châtiment mérité, les fautes de nos ancêtres, de nos premiers pères.

PREMIER LION. — Se peut-il que nous soyons frappés pour des méfaits que nous n'avons pas commis ?

DEUXIÈME LION. — Tu n'entends rien à la loi des responsabilités, sans quoi tu saurais que les victimes expiatoires sont toujours et nécessairement innocentes.

PREMIER LION. — Et que payons-nous donc ?

DEUXIÈME LION. — Le Cirque. Nous avons jadis trop mangé du chrétien. Nous payons les arènes, les repas d'entrailles fumantes, les tendres os des enfants, les corps des vierges, nous payons les applaudissements et les rires des foules qui nous acclamaient au plus petit coup de griffe, nous payons les cadeaux, la musique et les fleurs de Néron... Et, par un très long, compliqué, mais prodigieux retour, après nous être repus des premiers adeptes de cette religion naissante et persécutée... où revenons-nous souffrir et mourir à notre tour, aujourd'hui que cette religion triomphante est maîtresse de plus de la moitié du monde ? Nous revenons finir en cage dans les jardins de son César à elle, de son *imperator*, de son pape, dans cette même Rome des gladiateurs, à quelques pas de ce *Colosseo* où fut bu par le sol tant de sang ! tout celui que, désaltérés, p'eins comme des outres, nous ne pouvions plus boire et que nous laissions ! Et en même temps, double merveille, ce roi, ce pape qui nous tient captifs... il e t captif aussi ! Mais, comme nous, il règne plus que libre. Comme nous il représente ce qu'il y a de plus noble, la plus grande beauté, la plus grande force, la plus grande puissance, celles contre lesquelles tout ne peut rien et sur qui se brisent comme du verre les armées, et le temps !... Mais chut ! le voici précisément qui vient nous voir. Il est le seul qui ait osé passer sa main blanche à travers nos barreaux et nous caresser... Tous les vieillards en rouge poussaient des cris : « Prenez garde, Saint-Père, ils vont vous mordre ! » Tu te souviens de ce qu'il leur a répondu ?

PREMIER LION. — « Aucun danger ! Nous sommes de vieux amis. Ça date de loin, de la fosse... quand je m'appelais Daniel. »

DEUXIÈME LION. — Et le fait est que nous l'avons léché !

PREMIER LION. — C'est vrai.

HENRI LAVEDAN.

(Reproduction et traduction réservées.)

LA VIE DE GARNISON A CASABLANCA

Un colon français au Maroc, M. Lacoste de l'Isle, qui a été plusieurs fois déjà notre collaborateur, vient de passer à Casablanca ; il nous en adresse les impressions suivantes, illustrées par une série de photographies qui nous font assister, d'une façon pour ainsi dire cinématographique, à la vie nouvelle de ce petit port marocain devenu une base d'opérations militaires importantes :

Elles ne se ressemblent certes point, la Casablanca que nous venons de voir et la « Dar el baïda » (nom arabe de Casablanca) que nous avons connue jadis.

On s'en aperçoit dès l'arrivée en rade, car tout a pris un aspect à la fois civilisé et « garnisonnesque ». Amenées par les transports, encore ahuries par le long séjour à bord, par le roulis, par le tangage



qui les ont rudement secouées au long de la côte marocaine, de nouvelles troupes débarquent. Légion étrangère, zouaves, chasseurs d'Afrique, spahis, goudiers, artilleurs, aérostiers... d'autres encore. Voici un marchi-chef des chasseurs d'Afrique qui



descend de la barque d'un pas peu marin et avec une allure hésitante où l'on reconnaît la marque des longues heures passées à bord du transport plutôt ballotté, avec le fâcheux « vague à l'âme », triste forme du mal de mer. Dans deux heures, après avoir fait le logement et repris contact avec le plancher des vaches, rien n'y paraîtra plus, certainement.

Après les hommes, débarquent les chevaux. Les



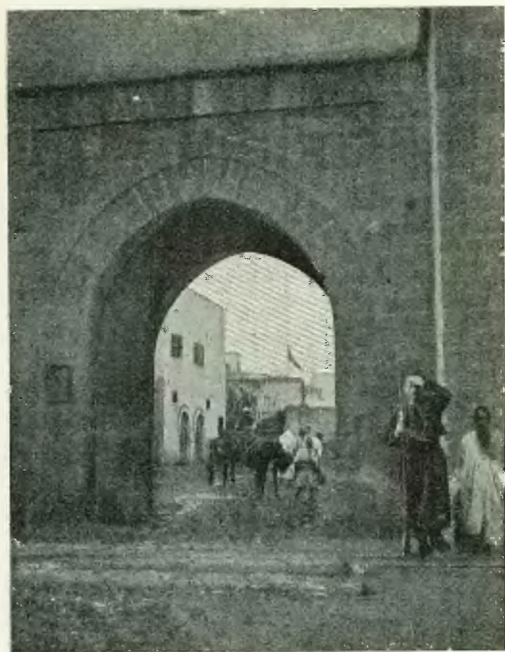
braves bêtes prennent philosophiquement leur parti de tout ce remue-ménage, et, oubliant le désagréable moment où elles se sont trouvées suspendues entre le ciel et l'eau pour passer, tel un vulgaire sac de blé, du vapeur dans la « barcasse », elles se laissent conduire paisiblement à terre, penchant par-dessus



bord leurs bonnes grosses têtes, pour flairer l'eau salée qui les inquiète pour les abreuvoirs futurs.

La ville donne bien, quand on y pénètre, l'impression de la ville de garnison que nous avons connue en France, avec des mélanges de couleur locale et des contrastes bizarres qui rendent son aspect unique.

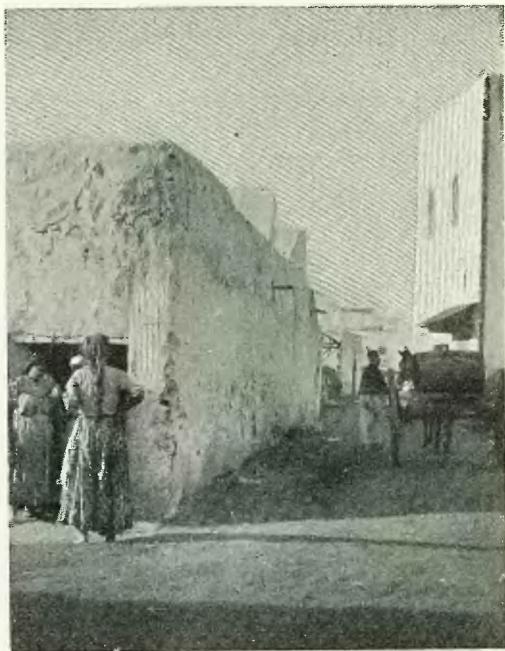
Devant la porte de Sidi-Beliot, voici un faction-



naire sous les armes ; plus loin, nous rencontrons, tout comme à Vincennes, un fourrier qui va communiquer la « décision » à bicyclette, il ne se doute guère sans doute que sa bécane, la première qui ait foulé, à Casablanca, le sol sacré de l'islam, est



tout un programme et tout un poème. Il vient de saluer au passage un officier qui gagne tranquillement la pension, car c'est l'heure du déjeuner. Et ailleurs, voici déjà que l'on peut deviner une idylle entre le conducteur du tonneau régimentaire et



une juive indigène qui ne paraît pas trop effarouchée par ce paisible guerrier.

Voici que défient les bataillons et les escadrons,



tels que je les voyais jadis en France. Seulement ici, au lieu de se rendre au terrain de manœuvre, pour faire du travail sur les carrés, ou de rentrer, plus ou moins las, d'une marche dite d'entraînement, tous ces braves gens vont au feu ou en reviennent comme ils iraient tranquillement à un exercice en France ou en reviendraient.



Voici le général d'Amade et son état-major



retour de Settât, voici la cavalerie, puis les aéro -



tiers et, pour finir, les prisonniers faits à l'ennemi. De l'autre côté de la ville, sur le port, devant la douane, on roule, vers des barcasses, de lourdes caisses : et ce sont les cercueils d'officiers ou de



soldats morts au feu, qu'un transport de l'État va reconduire en France, vers leurs familles en deuil. Certes oui, Casablanca est bien changée ; mais, pour le bien comprendre, il faut arriver de l'intérieur du Maroc et y avoir vécu trois ans ; il faut circuler dans ses rues : rue du Commandant-Prévost,



rue du Capitaine-Ihler, dont les noms nouveaux font battre nos cœurs de Français.

Il faut les coudoyer ici, ces Marocains, partout ailleurs bouffis de vanité et insupportables d'arrogance, il faut les voir mettre piteusement pied à



terre pour circuler en ville. Fini de bousculer au passage le chien de roumi qui ne se range pas assez vite, fini l'agressif « Ballek », fini le beau temps de la brutalité. A six pas, comme des troupiers bien stylés, messieurs les Marocains s'effacent devant l'Européen méprisé jadis et s'effacent très respectueusement, je vous l'assure.

Rien de plus comique, quand on arrive de l'intérieur, que cette transition brusque du mépris au respect. Plus de protestations, plus d'insultes quand se lève ici le maudit objectif photographique qui nous a causé tant de difficultés ailleurs. Le salut militaire plus ou moins esquissé, l'effacement, le respect ; que nous voilà donc loin du caillou vite ramassé et de l'insulte toujours prête auxquels nous étions accoutumés dans la région de Ksar-el-Kébir et de Larache où n'est pas encore appliqué le grand principe : *Timor domini*...

Casablanca, Casablanca, pour te bien comprendre aujourd'hui, ce n'est pas de France qu'il faut arriver sans rien connaître du pays ; il faut avoir plusieurs années de « bled » derrière soi, s'être heurté à toutes les mauvaises volontés et à toute la mauvaise foi, avoir risqué le fâcheux caillou ou, mieux encore, la balle malencontreuse, pour comprendre la satisfaction que l'on peut éprouver à toute minute en visitant tes rues nettoyées, tes squares surgis de terre, tes cafés même, toutes choses que l'on n'apprécie bien que quand on les a ignorées pendant des années.

Voici les gouniers dont on nous a conté les exploits



et auxquels on a joint, pour vaincre les tribus encore insoumises, des gouns levés dans le pays même et



qui ont attaqué sans hésiter ceux avec lesquels ils combattaient contre nous la veille encore. Nous voyons passer des dames de la Croix-Rouge fort élégantes dans leur coquet uniforme et juchées sur de petits ânes du pays qui ne prévoyaient certes pas qu'on leur fit un jour tant d'honneur.

Que de contrastes piquants, que de scènes impayables que l'on ne peut bien comprendre que quand on a la longue habitude du pays ! A côté de la télégraphie sans fil, les chameaux réquisitionnés pour compléter le train régimentaire. Près d'une



cantine, voici un perruquier arabe et, non loin des



vendeuses de pain, une obsédante réclame qui est



là pour nous rappeler que la civilisation attend et guette pour apporter ici, de gré ou de force, ses bienfaits et ses vices.

Casablanca, Casablanca, pour te comprendre et te juger, c'est du Maroc qu'il faut venir... Et quelle leçon et quelle indication tu donnes à ceux qui, depuis des années, se heurtent à l'impénétrable, au tarouche Moghrebi !

R. L. DE L'I.



Le marquis Ito. Le prince héritier de Corée.

A SÉOUL. — Le prince héritier de Corée et son « Grand Tuteur », entourés des ministres coréens et des fonctionnaires de la résidence générale du Japon.

Phot. communiquée par M. Balet.

LE PRINCE HÉRITIER DE CORÉE AU JAPON

Lorsque, au mois de novembre dernier, le prince impérial du Japon vint faire, en Corée, représentant de son auguste père, le premier « tour du propriétaire », il sut, soit de lui-même, soit par l'entremise des diplomates nippons, persuader au souverain fantôme qui occupe désormais le trône de l'empire du Matin Calme, d'envoyer son bon petit « cousin », le prince héritier de Corée, faire son éducation au Japon. La décision, quand on la connut à Séoul, souleva quelque émotion. Les Coréens, payés pour être défiants, redoutant quelque audacieux escamotage, sinon la suppression pure et simple, poussèrent de grands cris. Leur empereur, en consentant à éloigner ainsi son fils, leur semblait livrer un otage responsable de la pacification de leur pays.

L'habileté du marquis Ito, le seul Japonais que les Coréens exceptent de l'universelle réprobation que leur inspire tout ce qui est japonais, parvint à calmer ces inquiétudes. Un sentiment touchant, mais non sans quelque candeur, inspira à l'empereur de nommer le marquis Ito, à la loyauté de qui il confiait son fils, « Grand Tuteur » du prince héritier, lui conférant, en même temps, toutes les prérogatives des princes du sang. Le marquis Ito se disposa donc à conduire à Tokio son auguste pupille. C'est à la veille de leur départ que fut prise, à Séoul, la photographie que nous reproduisons. Le petit prince coréen est seul assis. Le « Grand Tuteur », tout constellé d'ordres, se

tient debout auprès de lui, déférent, par politique, donnant ainsi à l'impérial enfant comme un avant-goût des égards qui l'attendent au Japon. Autour d'eux, quelques ministres coréens, et les principaux fonctionnaires de la résidence générale, et parmi eux, derrière le marquis Ito, le vicomte Soué, vice-résident général, ancien ministre du mikado à Paris.

Le départ s'est effectué sans incident. Le petit prince coréen est maintenant installé au Japon, entouré des honneurs qui sont réservés au fils même, à l'héritier de l'empereur Mutsu-Hito. Autour de lui, on redouble encore cette courtoisie, cette urbanité raffinée dont les Nippons semblent avoir le secret. On lui a attaché, pour diriger ses études, le gendre même du marquis Ito, le vicomte Suematsu. On lui ménage une vie de soie et d'or, et il n'est rien d'étonnant à ce qu'il se plaise infiniment à cette existence nouvelle. Il fait, dit-on, de remarquables progrès dans la langue de ses nouveaux précepteurs. Et, dans quelques années, c'est un prince parfaitement japonais, de mœurs, de cœur, qui montera au trône de Corée, — s'il est encore un trône, en Corée.

LES FUNÉRAILLES DE MOUSTAFA KAMEL

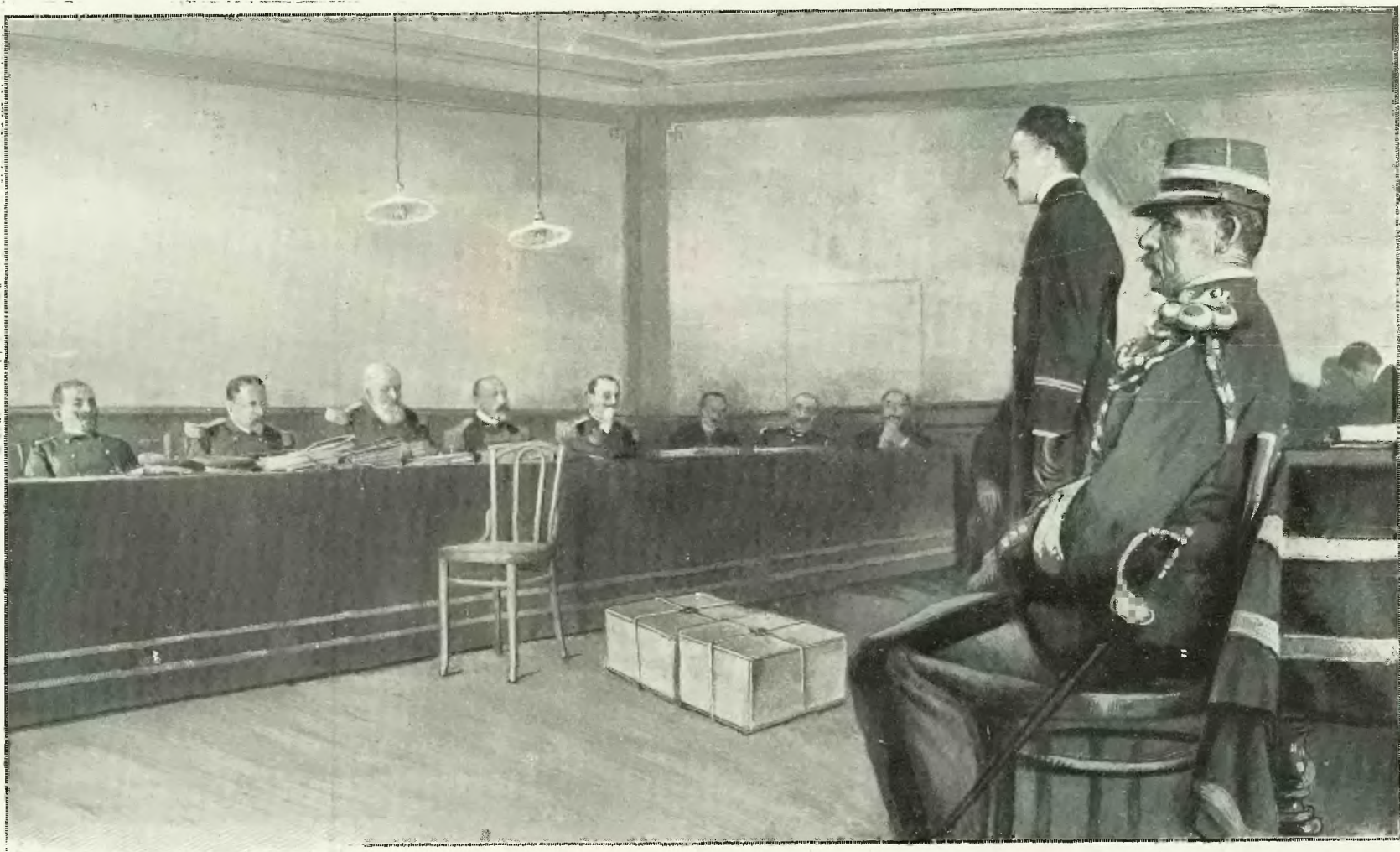
Les funérailles de Moustafa pacha Kamel, le chef du nationalisme en Egypte, dont nous avons publié le portrait et la biographie dans notre numéro du 15 février, ont eu lieu le 10, au Caire.

Ce furent des funérailles imposantes et significatives. Non seulement tout un peuple, visiblement pénétré d'une respectueuse sympathie, se pressait le long des rues pour saluer au passage le convoi de celui qui incarnait l'idée de la patrie égyptienne, mais le défilé funèbre se déroulait lui-même à perte de vue, foule innombrable, où l'on remarquait les élèves de l'école fondée par Moustafa Kamel, les étudiants de l'Ecole de droit et de l'Ecole de médecine, bien d'autres délégations encore, des représentants des colonies européennes, et, parmi les hautes notabilités indigènes, Ismail bey Niasl, maître des cérémonies du khédive, ainsi que le grand cadi. Au-dessus du cercueil, porté par des étudiants, et drapé de l'étendard national, se dressait le drapeau vert offert à l'ardent propagandiste, à l'issue d'une de ses conférences, et portant cette inscription : « *El Lewa !* », nom du journal fondé par Moustafa Kamel.

C'est entre deux haies ininterrompues d'indigènes en tarbouche et en turban, sous les regards d'une multitude de curieux fourmillant aux terrasses des maisons, juchés sur des échelles, des voitures, des tables de café, que le convoi se dirigea vers la mosquée de Kaisoun, pour se rendre ensuite au cimetière d'Al-Imam-el-Chafei, situé au pied de la citadelle. Il avait mis trois heures à défilé à travers les principales rues du quartier de l'Esbekieh et de la ville indigène ; aussi, la nuit était-elle tombée, quand il atteignit la nécropole. Là, le poète national Hafez effendi célébra en vers éloquents la mémoire du défunt, et l'on procéda à l'inhumation en présence de quelques privilégiés admis à franchir le seuil de l'édifice funéraire abritant les sépultures de la famille. Dans une lettre adressée à M. Pierre Loti, qui fut, comme lui, l'ami de Moustafa Kamel, M. Gervais-Courtellemont, un des assistants, a dit combien furent émouvantes et la manifestation populaire et la cérémonie suprême.



AU CAIRE. — Les funérailles du patriote égyptien, Moustafa pacha Kamel. — Phot. Edelstein.



Avant le huis clos : Ullmo, debout, répond à l'interrogatoire d'identité. — Devant les juges, la chaise destinée aux témoins, et les caisses contenant les pièces à conviction.

LE TRAITRE ULLMO

Le nom d'Ullmo restera fameux dans la liste des traîtres. Non pas à cause du pittoresque de ces deux syllabes dont l'assemblage résonne originalement, mais parce que son crime est vraiment exemplaire. L'enseigne de vaisseau que le conseil de guerre maritime de Toulon vient de condamner à la déportation dans une enceinte fortifiée, semble, en effet, un personnage tiré de quelque morale en actions infâmes. Son histoire pourrait se couper en tranches pour images d'Épinal : « Ullmo entre au *Borda* ; — Ullmo a l'estime de ses chefs ; — Ullmo rencontre la belle Lison ; — Ullmo se ruine pour les beaux yeux de la demi-mondaine ; — Ullmo joue ses derniers billets de mille francs ; — Ullmo fume de l'opium ; — Ullmo vole les documents secrets enfermés dans le coffre du capitaine Mandine ; — Ullmo se rencontre avec un espion étranger ; — Ullmo veut faire chanter le ministre de la Marine ; — Ullmo est arrêté dans les gorges d'Ollioules ; — Ullmo passe au conseil de guerre. »

Réservez la dernière vignette : « Ullmo déporté à la Guyane. » Le condamné de Toulon s'est, en effet, pourvu en cassation contre le jugement de samedi dernier. Il n'est pas impossible que son pourvoi soit accueilli et qu'à mieux examiner les textes, on découvre en Ullmo un espion et non pas un traître. La peine, en ce cas, ne serait plus que de cinq ans de prison.

Mais quel que soit le châtement définitif, la simplicité psychologique du crime gravera dans les mémoires le souvenir de cette affaire. L'imagination restera frappée par la brusquerie de cette chute au bas-fond de l'abîme criminel, par cette accumulation des plus viles actions que punit le code (abus de con-

fiance, vol, trahison, chantage) et par le mobile de ce saut dans l'ignominie dernière. Ni passion, ni haine, ni vengeance, en effet, dans ce sacrilège patriotique de l'officier. Il veut de l'argent pour continuer la fête. Et, comme sa maîtresse est une fille qui en demande beaucoup, il offre à l'étranger tout ce qu'il a : le secret de l'entrée des cinq ports de France ; le code des signaux en temps de guerre, etc. Il croit fièrement en avoir volé pour un million...

Et l'on n'oubliera pas non plus cette « petite correspondance caractéristique » grâce à laquelle traître, espion et gens de police, échangeaient leurs offres et leurs demandes dans les journaux, parmi les galantes annonces de petites dames sérieuses en quête d'une âme sœur offrant garanties. Les incidents comiques qui marquèrent la filature d'Ullmo, le romanesque enfin de son arrestation dans les gorges d'Ollioules fixeront le souvenir de cette lamentable histoire.

Cependant, si la cause a sa place marquée dans les annales judiciaires, le criminel reste inconnu. Le procès ne fut livré à la publicité que par extraits. Nous n'en avons que des morceaux choisis. Une prudence extrême — qu'on qualifierait volontiers d'excessive et dont notre orgueil national n'a certes point lieu de se surexciter — a soustrait au contrôle de l'opinion l'interrogatoire et les témoignages. Tout ce qui est la moelle, la vie du procès, reste enseveli dans le mystère du huis clos. Ullmo ne fut pas, pour ceux qui vinrent à Toulon dans l'espoir de le dépeindre, un accusé qui se défend : ce fut, sur une chaise, un mannequin de musée Grévin, sous lequel s'inscrivit le rapport du juge enquêteur M. Devarennès.

Si dessinateurs et photographes purent à loisir exercer leur art à l'audience, les rédacteurs des gazettes judiciaires y perdirent leur peine. On les mit à la porte aux plus beaux moments.

Il n'y eut pour eux qu'un instant utile. A la fin des débats, Ullmo, qui avouait tout son crime, protesta qu'il n'avait rien vendu à l'étranger. Il l'affirma, tout en proclamant sa vilénie, montrant son remords, et constatant son abjection. On le crut. Il avait, s'il voulait mentir, plus d'intérêt à révéler des livraisons imaginaires, puisqu'en feignant de renseigner ses chefs, il semblait rendre au pays un service réparateur du dommage qu'il avait causé. Mais, par ces quelques mots, où ressuscita, pour une minute, la personnalité de jadis, comment juger avec exactitude la figure morale du traître repentant ?

Les lecteurs de *L'Illustration* auront pour l'apprécier un document de plus que le public des audiences. C'est à huis clos, en effet, qu'en toutes matières, la sentence est signifiée au condamné militaire. Le jugement est bien prononcé publiquement par le président du tribunal. Mais l'accusé n'assiste pas à cette formalité essentielle. On lui fait connaître son sort ensuite : le code le veut ainsi et l'article 141 de la loi du 9 juin 1857 qui règle ce point pourrait servir de texte à notre dessin :

« Le commissaire du gouvernement fait donner lecture du jugement à l'accusé par le greffier, en sa présence et devant la garde assemblée. »

Voilà pourquoi c'est dans le désordre d'une salle évacuée qu'Ullmo, déjà séparé du monde et pour toujours, écoute la décision unanime de ses pairs.

Ceux-ci lui ont refusé toute circonstance atténuante. Et l'opinion a ratifié cette sévérité. Sans doute l'enseigne de vaisseau condamné n'a pas réalisé son projet : il n'a pas livré les documents qu'il a volés. Mais ce n'est pas sa faute. Il les a proposés, on les a trouvés trop chers et l'affaire fut manquée. Si bien qu'en cette circonstance, si quelqu'un a bien mérité du pays, ce n'est pas Ullmo qui, sans hésitation, a tout fait pour vendre sa marchandise, — c'est l'espion allemand qui n'en a pas voulu.

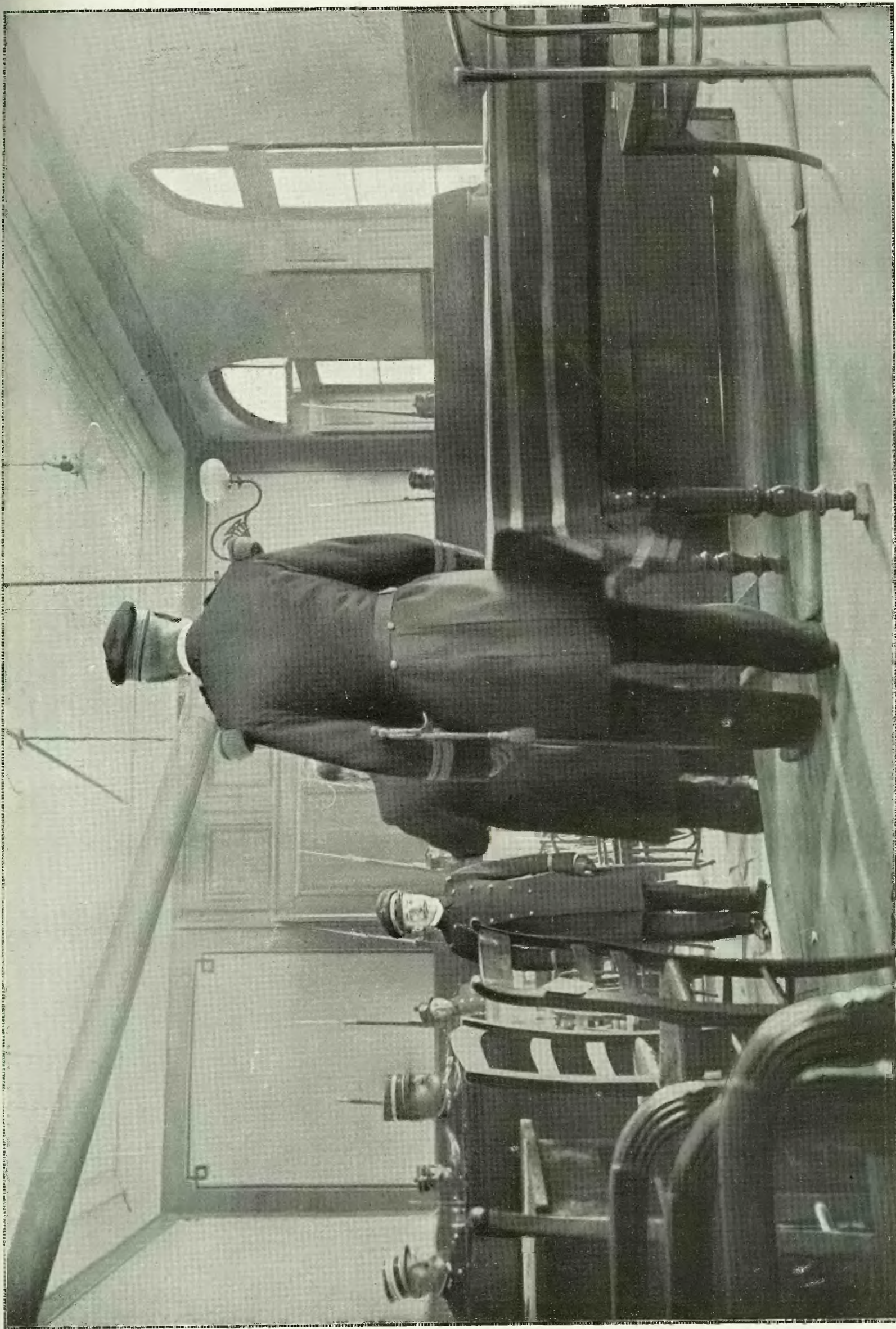
HENRI VARENNES.



La belle Lison

L'agent Sutzbach

Dans la salle des témoins : Lison Welsh assise à côté de l'agent de la Sûreté qui a arrêté Ullmo dans les gorges d'Ollioules.



LA DERNIÈRE MINUTE DE LA VIE D'OFFICIER D'UN TRAITRE

A huis clos, dans le désordre de la salle évacuée, en présence du commissaire du gouvernement et de la garde assemblée, le greffier lit à Ulmo la sentence le condamnant à la déportation à vie dans une enceinte fortifiée. Cette photographie, absolument unique dans l'histoire des conseils de guerre, a été prise spécialement pour « L'Illustration ».



LE DÉPART D'UNE COURSE DE

Dans Broadway, à New-York, le 12 janvier, le départ va être donné aux concurrents, à 11 h. 15 du matin. Les cinq voitures sont la Züst, la Motobloc et la Thomas; la Protos ne s'est



100 KILOMÈTRES : NEW-YORK—PARIS

En ligne sont, de gauche à droite : la de Dion, la voiturette Sizaire et Naudin (qui a dû s'arrêter à 156 kilomètres de New-York),
pas encore rangée au départ. — Voir l'article à la page suivante.

DE NEW-YORK A PARIS EN AUTOMOBILES



Le starter, M. Colgate Hoyt, prêt à tirer le coup de pistolet.

Le départ du raid Péking-Paris fut particulièrement impressionnant. La sobriété du décor officiel, l'étroitesse des « grandes rues » où défilèrent les autos, le contraste de deux civilisations en présence, le pittoresque des lignes et des couleurs, l'inconnu d'un voyage que tous, sauf peut-être les disciples de Confucius, considéraient comme un défi à la raison, donnaient quelque chose d'étrange à cette solennité sportive.

Le départ de la course New-York — Paris, organisée, comme la première, par *le Matin*, de concert cette fois avec le *New-York Times*, eut une tout autre allure. Le point de rassemblement avait été fixé dans Broadway, une des grandes artères new-yorkaises, au pied d'un de ces gratte-ciel qui synthétisent, plus encore peut-être que la largeur des avenues, l'épanouissement des grandes cités américaines. Toutes les classes de la société se pressaient sur le parcours, pour acclamer sans distinction de patrie les champions d'une des plus captivantes industries modernes ; le sourire des femmes s'adressait à la fois à la science et à l'audace de l'homme, et, au milieu de l'enthousiasme général, on remarquait surtout que, parmi les six voitures alignées dans la capitale du nouveau monde, cinq arrivaient d'Europe, dont trois portant le drapeau français.

Le départ fut donné mercredi 12 février, à 11 h. 15 du matin. Six voitures étaient

en ligne : la *Protos*, de construction allemande, lourde et imposante comme un fourgon militaire, pilotée par le lieutenant Kœppen ; l'américaine *Thomas*, taillée en automobile de course, ayant peu de bagages, montée par Roberts, champion de l'Est, ayant à ses côtés Harold Brinkes, champion de l'Ouest, qui plus tard le remplacera au volant ; l'italienne *Züst*, conduite par Scarfoglio. Du côté français, la *de Dion*, sous les ordres de Bourcier-Saint-Chaffray ; la *Motobloc*, de Godard — ainsi nommée parce que tout le mécanisme est logé dans un carter d'aluminium qui le protège contre les déformations — ; enfin la voiturette *Sizaire et Naudin*, de Pons, qui a trop présumé de ses forces et devra bientôt abandonner.

Environ trois cents automobiles escortèrent la petite phalange jusqu'à Tarrytown, à 45 kilomètres de New-York. La neige rendait déjà la marche difficile, et les trois voitures de tête, de Dion, Züst, Thomas, couchèrent à Hudson, ayant couvert seulement 185 kilomètres. La *Protos* suivait à une légère distance, tandis que la *Motobloc* et la voiturette de Pons s'arrêtaient à 70 kilomètres.

Le lendemain, la route devenait franchement mauvaise ; entre New-York et Albany (237 kilomètres) elle est aussi dure, prétendent certains Américains, que la traversée des montagnes Rocheuses. La hauteur de neige varie entre 60 centimètres et 3 mètres ; des troncs d'arbres, des blocs de glace, barrent l'étroit sentier qui souvent constitue l'unique chemin ; en maints endroits, les concurrents qui roulent ensemble sont obligés de mettre pied à terre et de s'aider à démarrer à tour de rôle. Une panne légère arrêta la *Thomas*, qui reprend bientôt sa place à côté de la *Züst* et de la *de Dion*. Ces trois



Les premiers 100 mètres, dans Broadway, d'une course de 19.000 kilomètres.

et qui marche avec régularité, voit la cité d'Albany organiser une représentation de gala en son honneur.

Dans l'Etat d'Indiana, la lutte contre la neige devient beaucoup plus pénible ; le thermomètre descend à — 18 degrés. La *Thomas* rencontre une petite compagnie de chemin de fer complaisante qui l'autorise à rouler sur sa voie et suspend la marche de ses trains ; derrière elle, la *de Dion* franchit à peine 10 kilomètres dans sa matinée. Bientôt cette dernière est obligée de s'arrêter et le mécanicien doit prendre le train pour aller chercher à Chicago un pignon de rechange. Malgré cette immobilisation de plus de vingt-quatre heures, Saint-Chaffray rejoint ses camarades d'avant-garde, Roberts et Scarfoglio.

Aux approches du lac Michigan, la route apparaît plus défoncée que jamais : on arrête les moteurs et l'on court de ferme en ferme réquisitionner des chevaux à prix d'or. On avance d'une douzaine de kilomètres en vingt-quatre heures.

Enfin, la *Thomas*, prenant les devants, entrait le 25, à 4 heures du soir, dans la capitale de l'Illinois. La *Züst* et la *de Dion* y seront sans doute au moment où nous paraîtrons, et peut-être aussi la *Protos* et la *Motobloc*, qui suivent à une centaine de kilomètres.

Il aura donc fallu quatorze à quinze jours pour franchir les 1.685 kilomètres qui séparent New-York de Chicago. Il restera environ 17.000 kilomètres à parcourir.

F. H.



Sur la route de Foughkeepsie : traversée d'un bourg.

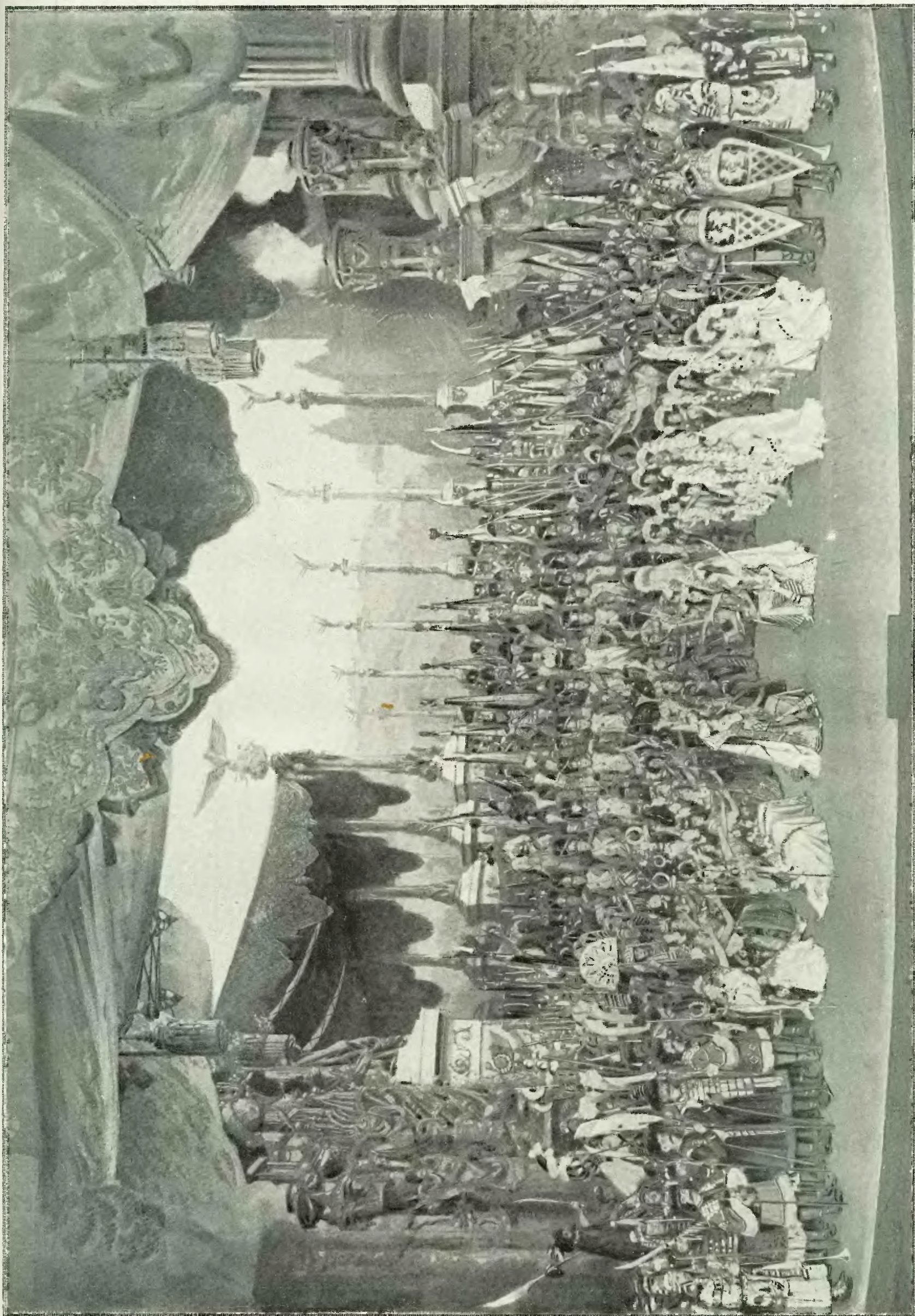
voitures mènent le train, se suivant toujours de près. Elles n'abattent guère plus de 30 kilomètres à l'heure ; la vitesse monte parfois à 50 ou 60, mais elle tombe à 2 ou 3.

Après Buffalo (755 kilomètres), la *de Dion* arrive la première, le 17, sur les bords du lac Érié, à 910 kilomètres de New-York, où elle est vite rejointe par la *Thomas* et la *Züst*, dont elle s'était détachée un instant. C'est la seule voiture encore vierge de panne ; toutes les autres ont eu leur petit accident, vite réparé. La *Naudin*, dont le différentiel s'était cassé dès la première étape, avait pu continuer jusqu'à Redhook, à 156 kilomètres de New-York ; mais elle renonce à aller plus loin.

Partout l'accueil est enthousiaste ; la foule apporte des fruits, des vins et des liqueurs ; les sportsmen de la région s'organisent en éclaireurs et guident les voitures à travers les plaines de neige. La *Motobloc*, qui a pour principe de rester en arrière,



A Tarrytown : la première neige. — Photographies E. Levick.



LA REVUE DU CHATELET. — L'apothéose des Conquérants, de Sésostris à Napoléon.
Photographie Larcher. — Voir l'article, page 156.



SUR LA COTE D'AZUR. — La visite à l'escadre en rade de Villefranche.
Voir l'article, page 156



Ceux qui vont au combat rencontrent ceux qui en reviennent.

Le 15 février, le chariot portant les corps du lieutenant Ricard et du brigadier de Kergorlay se rend de Ber-Rechid à Casablanca, suivi à pied par M. de Valence, de la Croix-Rouge. Le convoi croise, près de Mediouna un détachement qui se dirige vers Ber-Rechid et qui rend, en passant, les honneurs militaires.

LES COMBATS DE FÉVRIER AU MAROC

Du 16 au 18 février, nos troupes au Maroc ont livré une série de combats dont elles sont sorties victorieuses, mais qui ont été plus rudes qu'on ne pouvait le prévoir.

Le général d'Amade avait pour objectif le châtement décisif de la tribu des Mdakra, qui occupe une grande étendue de plaines et de régions montagneuses et boisées au sud-est de Casablanca, à l'est de Settât.

A cet effet, il avait divisé sa petite armée en trois colonnes :

La première, sous le commandement du général lui-même, partait de Settât, se dirigeant vers le nord-est ; la seconde, sous les ordres du colonel Brulard, quittait Ber-Rechid (entre Settât et Casablanca) et se dirigeait vers l'est ; la troisième, commandée par le lieutenant-colonel Taupin, venait de Bou-Znika (sur la côte, au nord-est de Casablanca), et se dirigeait vers le sud. Ces trois colonnes, mises en marche le 16, devaient faire leur jonction sur le territoire des Mdakra.

La troisième, la colonne Taupin, ne put jouer exactement le rôle qui lui était assigné. Dès le 16, à moitié chemin du point de rendez-vous, elle fut attaquée au défilé de Ber-Rebat et dut soutenir un combat acharné qui dura quatre heures, et au cours duquel succomba le lieutenant Pol Boulhaut, dont nous avons annoncé la mort la semaine dernière. Les Marocains furent refoulés avec des pertes considérables, mais la colonne Taupin, ayant presque épuisé ses munitions, dut rebrousser chemin et regagner la côte, à Fedalah.

Pendant ce temps, les colonnes d'Amade et Brulard continuaient leur marche sur le marabout de Sidi-Daoud, — qui avait été confondu dans les ordres même, par suite de l'insuffisance des cartes, avec le marabout de Sidi-Abd-el-Kerim, situé plus à l'est.

A 7 heures du matin, le 18, comme la colonne d'Amade (avec les colonels Boutegourd et Passard) arrivait en face d'un mamelon appelé Sidi-Nader, elle reçut des coups de fusil, tirés des crêtes. Une action s'engagea. Le colonel Boutegourd détacha alors deux compagnies pour occuper les crêtes d'où partait la fusillade. La colonne, ainsi couverte, continua son mouvement. Mais une violente canonnade avait éclaté plus au nord de la plaine, où la colonne Brulard s'était vue tout à coup cernée.

L'action fut vive, périlleuse. Toutes les troupes y prirent part. La colonne Brulard dut même être, à un moment donné, très menacée. Il fallut que les troupes placées à l'un des angles du carré qu'elle formait chargeassent à la baïonnette. Heureusement, des secours purent lui être envoyés à temps pour la dégager.

Des douars furent brûlés. Les pertes des Mdakra, en hommes et en biens, furent importantes. Mais ce résultat, qui ne répondait qu'insuffisamment à l'objectif du général d'Amade, avait coûté assez cher à ses troupes.

Les derniers renseignements officiels annoncent que nous aurions eu, dans ces trois jours, 5 tués, dont 2 officiers, et 32 blessés pour la colonne Taupin, 1 tué et 4 blessés pour la colonne d'Amade, 4 tués et 26 blessés pour la colonne Brulard.

Interpellé sur ces événements militaires et sur la situation au Maroc, le gouvernement a décidé de demander au général d'Amade quelles nouvelles opérations il préparait et si ces opérations n'exigeaient pas des renforts.



Le combat du 18 : le général d'Amade visitant les blessés dans la plaine de Sidi-Daoud.

Photographies du capitaine Paul Azan.

LES LIVRES ET LES ÉCRIVAINS

Histoire.

Un livre de M. Emile Magne sur la société française du dix-septième siècle est toujours un savoureux régal. Nous avons déjà défini la manière originale de cet érudit écrivain en signalant ici ses précédents ouvrages : *Scarron et son milieu* et *Madame de Villedieu*. Voici maintenant que M. Emile Magne nous parle de *Madame de La Suze* et de la *Société précieuse* (Mercure de France, 3 fr. 50), la société précieuse, c'est-à-dire une collectivité trop mal connue et qui méritait une étude approfondie selon la méthode critique usitée aujourd'hui en histoire. Mme de La Suze, petite-fille de l'amiral de Coligny, jouit, à son époque, d'une incontestable et curieuse renommée. Elle fut la grande dame poète de son temps. On l'encensa beaucoup, naturellement, et Boileau — Boileau lui-même ! — estima ses élégies, tandis que le financier Barillon louait surtout son visage.

... Vos vers qui ravissent la cour
Touchent les cœurs les plus sauvages,
J'aime pourtant à voir l'Amour
Dans vos yeux que dans vos ouvrages.

L'esprit est un rare talent,
Mais il faut que l'objet nous rie !
Si le visage n'est gaillard,
Malheur à la galanterie !

La vie intime de Mme de La Suze est un roman aux épisodes suggestifs. Sa vie extérieure participe de toutes les coutumes de la préciosité. Nous la suivons, sous la plume de M. Emile Magne, chez les prudes et les coquettes. Nous assistons aux babillages de la ruelle et des ruelles voisines. Toutes les modes et les détails les plus obscurs des mœurs précieuses nous sont révélés. Le tableau vit d'une vie ardente où pullulent les faits amusants et les anecdotes jolies.

Les femmes nous ont aidés à connaître l'histoire en notant leurs souvenirs sur les époques et les milieux dans lesquels elles vécurent, et aussi en nous laissant des lettres qui, jointes aux mémoires, constituent, au regard de la vérité historique, ce que l'on appellerait, en droit, un commencement de preuve par écrit. Mais si nous devons aux auteurs femmes un bon nombre de mémoires célèbres et de correspondances précieuses pour servir à l'histoire de notre société, c'est très rarement que nous trouvons parmi leurs œuvres des livres d'histoire proprement dits, c'est-à-dire des travaux d'érudition et de critique désintéressés sur des personnages ou des faits étrangers aux événements de leur vie. Même, nous avons pensé que l'histoire demeurait, comme l'art dramatique, un genre à peu près interdit aux femmes, peu aptes à s'objectiver, de par leur constitution intellectuelle. Eh bien, il nous faut revenir sur ce jugement qui n'était qu'un jugement téméraire et constater loyalement que l'ouvrage consacré par Mme la comtesse de Reinach-Foussemagne à la *Marquise de Lage de Volude* (Perrin, 7 fr. 50), est un vrai livre d'histoire, doué, dans sa documentation comme dans son exécution, de toutes les qualités sérieuses requises par le genre. L'auteur a dû poursuivre ses investigations non seulement dans les archives de Paris et de province, mais encore dans celles de Madrid, de Londres et de Carlsruhe. C'est dire le labeur dépensé pour reconstituer ce curieux et attachant personnage de Béatrix-Etiennette d'Amblimont, marquise de Lage de Volude, « dame pour accompagner la princesse de Lamballe », amie de Mme de Polastro, confidente du comte d'Artois, qui, toujours passionnément dévouée à la « dynastie légitime », connut deux révolutions, trois monarchies et cinq règnes, et dont les monarques, lettres et notes, révélés et discutés par Mme de Reinach-Foussemagne, nous donnent mille renseignements inédits, extrêmement curieux, sur tous les personnages de toutes ces époques.

Romans.

Il arrive parfois, dans cette vie mouvementée où les plus rigides ne sont pas toujours libres d'écarter telles mains tendues vers la leur, qu'on soit acculé à la nécessité d'introduire chez l'ami qu'on estime une relation pour laquelle on ne saurait éprouver qu'un sentiment mitigé. Alors, d'une inflexion de voix ou d'un clignement d'yeux, on fait comprendre l'obligation pénible, on s'excuse, on conseille la réserve. M. Pierre Mille, ayant à présenter à des lecteurs, dont certains pourraient être fort collet monté, son « ami Barnavaux » (*Barnavaux et quelques femmes* — Calmann-Lévy,

3 fr. 50), a jugé que ces vagues réticences mondaines de l'accent ou du geste seraient peut-être insuffisantes. Mieux vaut l'avouer tout net : Barnavaux, « trois fois sergent, cassé deux fois pour indiscipline, une fois pour indignité », est, par quelques côtés, une manière de sacripant. « Son âme est calleuse. Sa morale n'est pas d'un prêtre, ni d'une vierge. » Pourtant, quel brave garçon ! — garçon brave aussi, cela va sans dire, puisque c'est un fantassin colonial, un « de l'arme », un *marsoin*, un *crevard* ; — quel être sympathique, en somme, puisqu'il faut l'avouer. Car à un homme qui a vu de si magnifiques, de si émouvantes choses, on peut pardonner beaucoup, parce que, vraiment, ceux qui, passant outre à la première impression et domptant leur prudence instinctive, daigneront cultiver un peu sa compagnie y gagneront de délicates jouissances spirituelles. Les merveilleuses aventures, que les siennes ! et si diverses ! Histoires attendrissantes jusqu'aux larmes, histoires pleines de mystère, et qui font songer profondément, histoires auxquelles la chair se hérisse d'horreur. Il semble avoir frissonné de toutes les sensations humaines, comme il a parcouru, sac au dos et le casque blanc en tête, le vaste univers tout entier. Et surtout, quel subtil conteur ! En est-il un autre qui saurait redire avec cette mesure et ce tact des anecdotes parfois tout juste édifiantes ? Mais c'est le privilège de l'art toujours pur que de voiler d'élégance ou de beauté la plus pauvre chair nue. Et Barnavaux est un grand artiste, — surtout quand c'est M. Pierre Mille qui tient pour lui la plume.

Théâtre.

L'histoire des années contemporaines est tout aussi difficile et délicate à écrire quand il s'agit de littérature ou de théâtre que lorsqu'il est question de politique ou de sociologie. Il manque aux historiens le recul indispensable pour juger sainement les idées et les faits, et quand, néanmoins, ils ont la volonté courageuse de faire œuvre de précision, d'impartialité, on devine le grand effort qu'il leur faut accomplir pour s'évader des contingences, abdiquer les sympathies personnelles, raisonner des enthousiasmes trop facilement ressentis ou subis. Ce grand effort, MM. Alphonse Siché et Jules Bertaut l'ont réalisé à merveille dans leur important travail sur *L'évolution du théâtre contemporain* (Mercure de France, 3 fr. 50). On estimera ce livre — d'ailleurs si captivant et si remarquablement documenté et composé — pour le loyal et visible souci de l'exactitude des jugements. En aucun de ses développements, on ne trouve rien qui ressemble à une flatterie ou qui révèle une animosité ; et, dès ses premières pages, il gagne toute notre confiance, ce qui, pour un ouvrage de cette nature — dont le but est d'enseigner et de renseigner — est un point capital.

L'Autre, la pièce en trois actes de MM. Paul et Victor Margueritte, que donna récemment la Comédie-Française et que publia *L'Illustration théâtrale*, vient d'être éditée par la maison Fasquelle (3 fr. 50). De même, *Bayard*, le drame en vers de Mme J. de Wills, dont, cet été, nous avons vu se dérouler les scènes héroïques au Théâtre de la Nature de Champigny, paraît à la librairie Messein (1 fr. 50). Enfin, parmi les dernières publications relatives au théâtre, il nous faut également signaler d'un mot un livre amusant : *la Science au théâtre* (Henry Paulin, 5 fr.), où MM. A. de Vaulabelle et Ch. Hemardinger nous initient aux procédés scientifiques de tous genres en usage dans le théâtre moderne.

Fantaisies.

Conteur spirituel, ironiste savoureux, et, par surcroît, lui-même collectionneur passionné, M. Paul Eudel semble prendre un diabolique plaisir à jeter le trouble dans l'âme des dévots, plus candides qu'on ne suppose, de Notre-Dame de la Brocante. Quand parut, naguère, son livre sur *le Truquage*, ce fut un joli bruit, dans « Bric-à-bracopolis ». On en reparle quelquefois encore, dans l'atmosphère poivrée de napolitaine de l'hôtel Drouot. Et voici que, sans attendre que cet émoi se soit calmé, il vient le raviver, le prolonger en publiant sur le même sujet un nouveau volume (*Trucs et Truqueurs* — Lib. Molière, 6 fr.) qui serait bien pour désorienter à tout jamais la « curiosité », si la monomanie du bibelot, endémique aujourd'hui, était du nombre des folies dont on guérit. Sous cette élégante couverture, aux couleurs sobres de vase

grec, décorée par Mme Craponne-Eudel, la propre fille de l'écrivain, quel extraordinaire répertoire de fraudes, de ficelles, de leurres, d'audacieuses duperies, que ce gros livre de six cents pages ! Cela commence par les Antiques ; cela se termine sur le chapitre des Timbres-poste, en passant par les Billets de Banque, et, naturellement, les fausses Tiares ; et nous y trouvons, chemin faisant, la recette pour fabriquer un vénérable émail limousin... avec une gravure de *L'Illustration*. Enfin, si c'est amusant, énormément, pour les profanes, c'est simplement effrayable pour les intéressés, à qui M. Paul Eudel ne daigne jeter, en guise de consolation, que ce conseil : « Achetez des modernes. Découvrez parmi eux les génies de l'avenir. » Sage avis. Mais combien l'oseront suivre !

Divers.

Des éditeurs ingénieux se sont avisés de choisir « les plus belles pages » des hommes politiques qui nous gouvernent, qui nous ont gouvernés ou qui nous gouverneront, et de réunir ces échantillons littéraires ou oratoires en de précieux volumes de bibliothèques. *Les plus belles pages de Clemenceau*, conteur, philosophe social, journaliste, critique, orateur, très habilement recueillies et annotées par M. Pascal Bonetti et présentées en d'excellents termes par M. C. Poincaré (Méricant 3 fr. 50), nous révèlent, dans leur ensemble, un Clemenceau, peu connu, peut-être méconnu, en tout cas fort agréable à connaître. Les plus belles pages de M. Aristide Briand, la série de ses fameux discours sur la *Séparation* sont publiées par la librairie Fasquelle (3 fr. 50), qui nous présente également les *Œuvres de Saint-Just* (2 vol., 7 fr.) et la substantielle étude (3 fr. 50) de M. Eugène Fourrière sur la *Crise socialiste*.

Mentionnons : l'édition de 1908 de *l'Annuaire de la Presse* (33, rue Saint-André-des-Arts) publié sous la direction de M. Paul Bluysen, un beau volume de 1.600 pages qui renferme, parmi d'autres intéressantes innovations, une étude, par M^e Louis Delzons, avocat à la Cour de Paris, des lois de 1881, 1883 et 1893 sur la presse.

MORT DE LA VEUVE DE CARPEAUX

Mme J.-B. Carpeaux, née de Montfort, veuve du grand sculpteur et sœur du sénateur de la Seine-Inférieure, vient de s'éteindre, âgée seulement de soixante ans.



Buste de M^{me} Carpeaux, par Carpeaux.

C'est un témoin intéressant des dernières années du second Empire et de la vie brillante des Tuileries qui disparaît.

Depuis la mort de Carpeaux, sa veuve, en pleine jeunesse, charmante, spirituelle, adorablement cauteuse, exquise, femme du monde accomplie, s'était confinée dans la retraite. Dans son petit hôtel d'Auteuil, tout peuplé de prestigieux chefs-d'œuvre du maître regretté, elle avait fait de sa vie deux parts : se vouant, en mère admirable, à l'éducation de ses enfants, Mme Clément-Carpeaux, mariée à un officier de la garde républicaine et elle-même sculpteur de talent, Charles, mort prématurément en Indo-Chine, et Louis, aujourd'hui capitaine d'infanterie coloniale ; et veillant jalousement sur la gloire du génial statuaire dont elle portait le nom, accueillante à tous les artistes, à tous les écrivains admirateurs de Carpeaux.

La disparition de Charles Carpeaux, son fils aîné, lui fut un coup irréparable dont ne put la consoler même la tendre affection de sa fille pourtant si intimement associée à sa vie.

NOTRE SUPPLÉMENT MUSICAL

L'Illustration, qui publiera en supplément théâtral le *Ramuntcho* de Pierre Loti, se fait un plaisir d'offrir, dès cette semaine, à ses lecteurs deux fragments très typiques de la jolie partition que M. Gabriel Pierné, le délicat compositeur, a écrite pour les représentations de l'Odéon.

Le premier morceau est un fandango qui se trouve au premier acte. Le fandango est une danse à 3/8. Le mouvement en est gai mais d'allure modérée. Généralement, il est entrelacé de couplets pendant lesquels la danse s'arrête. Le tout s'accompagne de guitares et de castagnettes. Gabriel Pierné est arrivé, avec un rare bonheur, à donner à son fandango une couleur espagnole à la fois très locale et aussi très personnelle ; son inspiration se marie fort heureusement au thème espagnol de « fandanguillo » qu'il a retrouvé dans le pays basque et qu'il a intercalé au milieu de son inspiration si vivante, si brillante. C'est là une vraie difficulté dont il s'est magistralement joué. Les différents thèmes qui se répondent à l'orchestre et sur le théâtre miroitent de brio, d'allégresse, d'animation. L'effet en est tout à fait réussi.

Le second fragment est le prélude du cinquième acte ; nous sommes au couvent d'Amazquet. De subtiles harmonies enguirlandent un dessin mélodique, expressif et mélancolique. Mais la mélancolie que Gabriel Pierné a cherché à rendre ici n'a rien de la tristesse septentrionale ; c'est de la mélancolie dorée par le soleil. Un cantique s'élève. Là encore, Gabriel Pierné a retrouvé un ancien thème basque, d'allure hiératique et en même temps fluide, quelque chose comme une prière qui monte en un ciel bleu. C'est bien dans l'ambiance de la pièce, et ce début du cinquième acte crée à merveille l'atmosphère dans laquelle va se dénouer le drame.

La musique de *Ramuntcho* fera bonne figure parmi les autres œuvres de M. Gabriel Pierné : à côté d'*Izél*, de la *Princesse Loïtaine*, de la délicieuse *Coupe enchantée*, jouée à l'Opéra-Comique, à côté de *la Nuit de Noël*, des *Enfants à Bethléem*, et de l'admirable *Croisade des Enfants*, cet épisode sacré, en train de faire son tour du monde.

DOCUMENTS et INFORMATIONS

LES TREMBLEMENTS DE TERRE A ROME.

Des secousses sismiques peu importantes se font sentir assez fréquemment à Rome et aux alentours. Au lieu de rattacher ces oscillations aux mouvements plus étendus dont l'origine est encore controversée, le professeur Agamemnon croit pouvoir les attribuer à des phénomènes locaux : on se trouverait en présence de tassements périodiques consécutifs à l'érosion continue que produisent les affluents du Tibre.

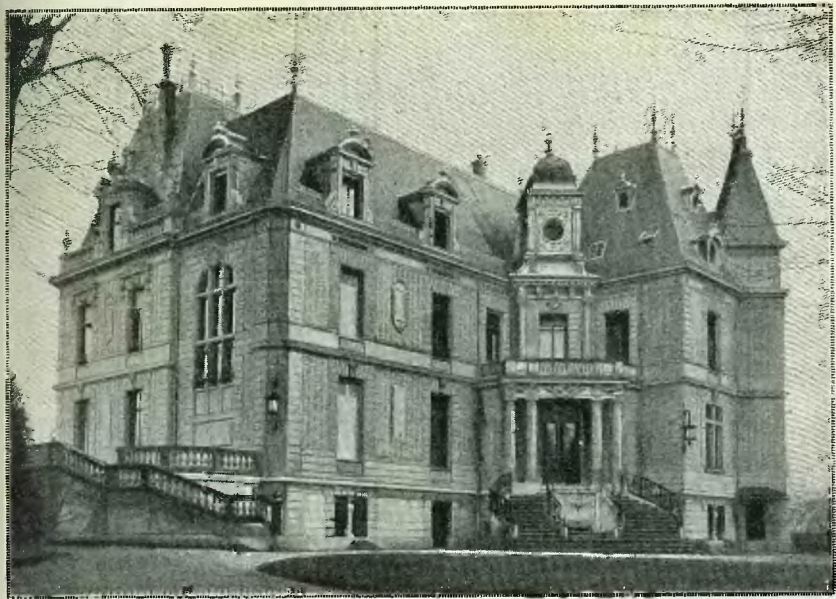
Un de ces affluents, par exemple, le *Teverone*, reçoit lui-même les *Acque Albule* qui sortent du pied des montagnes de Tivoli. Ce dernier torrent débite 11.000 mètres cubes par heure, soit environ 98 millions de mètres par an.

Or, chaque litre contient 2 gr. 59 de matières minérales, ce qui donne un peu plus de 2 kilos $\frac{1}{2}$ par mètre cube, et 257 tonnes par an. En évaluant à 2,7 la densité de ce limon, la masse de roche râpée par le torrent représente donc 95.000 mètres cubes. D'autres affluents opèrent les mêmes ravages et l'on estime à 5 millions de mètres cubes la quantité de boue que le Tibre déverse annuellement dans son delta.

On conçoit, dès lors, que de temps à autre certains points du sol, minés par les eaux, perdent un instant leur équilibre. Et il est à souhaiter vraiment que telle soit la cause des tremblements de terre qui se produisent à Rome, car, dans ces conditions, il y aurait beaucoup de chance pour que ces secousses ne soient jamais bien terribles.

LA NOUVELLE RÉSIDENCE DE L'AMBASSADE DE FRANCE A BERNE.

Conseillé par le comte d'Anay, ambassadeur de France à Berne, le gouverne-



La villa Sulgeneck.



Le grand salon.

LA NOUVELLE RÉSIDENCE DE L'AMBASSADE DE FRANCE A BERNE. — Phot. E. Bauty.

ment a troqué l'ancienne résidence de l'ambassade à la Schanzenekstrasse contre la demeure très française des héritiers de M. de Tscharnier, le représentant d'une vieille famille bernoise.

La villa Sulgeneck, la nouvelle résidence, est un grand bâtiment brique et pierre qui rappelle les châteaux modernes de province. Elle dresse son architecture agréable à l'extrémité d'une allée de grands arbres dont les branches ont poussé librement. On l'aperçoit, de la terrasse du palais fédéral, dans la chute du vallon qui aboutit à l'Aar, et, sur l'épaule de terrain où elle est bâtie, elle paraît méditer à l'écart des dernières maisons de la ville.

Au bout de l'allée d'arbres, le chemin carrossable fait la boucle autour d'un parterre de gazon et vous conduit devant un double escalier d'honneur.

Montez-y, faites-vous ouvrir la porte ; vous voici dans le vaste vestibule de la maison. Le plafond en est très haut, les murs ont des tableaux. On y voit aussi un Gobelin fort ancien représentant un piqueur et des chiens pourchassant un cerf. Les meubles sont recouverts de velours frappé. Au fond, à gauche, un escalier monumental en bois sculpté, et deux grands chiens de Sévres en grès. A droite, une cheminée à haut manteau.

Les appartements particuliers de l'ambassadeur sont au premier étage ; les salons de réception, le cabinet de travail et la salle à manger, au rez-de-chaussée. Celle-ci a un fort beau plafond à caissons de chêne et sur elle s'ouvre une véranda dont une des portes donne sur une terrasse élevée et qui longe deux des faces de la villa.

Le grand salon de réception est rempli d'élégants biscuits de Sévres et décoré de vieux Gobelins.

Le petit salon Louis XV qui le suit immédiatement n'est pas moins riche en vieux Gobelins de la fin du dix-huitième siècle. L'un, daté de 1777, représente la mort de Duguesclin ; un autre, une femme à genoux à qui un seigneur tend une bourse pleine d'or. Le garde-meubles, qui l'a envoyé à Berne, veut que ce soit la *Contenance de Bayard*.

Tous ces Gobelins ont, paraît-il, une valeur d'environ 300.000 francs. Ceux que je n'ai pas encore nommés sont catalogués *l'Eté et l'Hiver*, de la série dite des Saisons ; le *Jugement de Salomon*, le *Passage de la mer Rouge* et un morceau de la série des *Petits jardiniers* représentant un enfant qui taille des arbres et ratisse...

Avec ses vieilles et belles tapisseries de France, son vestibule, son escalier en vieux chêne, ses élégants salons, la nouvelle résidence a fort grand air.

LES PIGEONS POSTIERS AU CONGO.

Le commandant Regnaud vient d'organiser, à Brazzaville, le premier poste de pigeons destiné à assurer économiquement le service « télégraphique » entre les diverses stations du Congo français.

On sait qu'un bon pigeon parcourt 60 à 70 kilomètres à l'heure ; du lever au coucher du soleil il peut franchir une distance d'environ 1.000 kilomètres. Mais il serait peut-être imprudent de demander à ces facteurs aîlés un service aussi intensif. On a donc décidé d'échelonner les bureaux à

environ 200 kilomètres. Un pigeon couvrant cette distance en deux heures et demie, il suffira de cinq pigeons se passant successivement le courrier, avec l'aide du gardien des relais, pour transmettre une dépêche à un millier de kilomètres en l'espace d'une demi-journée.

Un bon pigeon ne s'égare point dans un rayon de 300 kilomètres de son colombier, et les oiseaux de proie de la région ayant le vol trop lourd pour pouvoir attaquer ces doux messagers, on prévoit peu de déchets dans les cadres de ces nouveaux fonctionnaires. Mais, de temps à autre, il faudra les porter, par séries, en voiture ou autrement, au relai voisin.

L'EXPLOSION DU « SAÏDI ».

La « flotte » du sultan du Maroc a perdu dernièrement une des deux unités dont elle se composait : le transport *El Saïdi* a sauté à Larache, où il était venu charger des armes et des munitions destinées à la mehalla qui doit marcher sur Fez.

Le 2 février, vers 8 heures du soir, le navire, son chargement terminé, se préparait à lever l'ancre, lorsqu'un incendie se déclara brusquement à bord. Bientôt, il atteignait les caisses de cartouches déposées dans l'entrepôt et les premières explosions faisaient une victime : un des mécaniciens espagnols, horriblement brûlé à la face. Le feu se propageait avec une telle rapidité que l'équipage dut débarquer en hâte, non sans avoir préalablement défoncé la cale, afin de noyer les obus et la dynamite. Précaution grâce à laquelle furent atténuées les redoutables conséquences du sinistre. Toute la nuit, les autorités descendues au port, les habitants de la ville accourus aux terrasses des maisons, assistèrent à l'agonie du malheureux vapeur qui, entouré de flammes, s'agitait, violemment sur ses ancres, à chaque déflagration, tandis que la sirène déclanchée poussait des hurlements lugubres. Quand le jour parut, l'incendie durait encore ; mais les explosions avaient cessé, et le capitaine, accompagné d'un certain nombre d'hommes déterminés, se rendit à bord, pour essayer de sauver ce qui restait de son bateau. Ce n'était plus, hélas ! qu'une lamentable épave : le pont entièrement détruit, l'arrière achevant de se consumer, la passerelle dévastée, un

des mâts brisé et prêt à tomber, les canots anéantis. Cause accidentelle ou malveillance — entre les deux versions contradictoires, il est difficile de se prononcer — le triste sort du navire de guerre marocain justifie bien mal son nom *El Saïdi*, c'est-à-dire « le Fortuné ».

L'ÉVASION FISCALE.

On parle beaucoup, depuis quelque temps — depuis, surtout, que certaines dispositions du projet Caillaux semblent devoir être adoptées par la Chambre — de la fuite de nos capitaux à l'étranger. Sur l'importance de cet exode, les opinions diffèrent, mais elles s'accordent sur ce fait que l'exode existe. Dans un excellent petit manuel très pratique : *l'Evasion fiscale* (Lib. Rosier, 3 fr. 50), M. Emile Guilmarde dénonce le danger de cette panique aux cinq millions de capitalistes français qui se laisseraient tenter par les multiples prospectus des banques étrangères, et notamment des banques suisses et belges ; et il démontre que, même si les nouveaux droits de succession étaient votés dans notre pays, les dépôts effectués à l'étranger offriraient infiniment plus de périls que ceux faits en France sous la législation nouvelle. Et cela pour des considérations qui se rattachent à la fois aux faits économiques actuels et aux récents accords internationaux.

En premier lieu, il est incontestable que l'horizon financier s'est singulièrement obscurci. A la crise monétaire pourrait succéder une crise industrielle et il semble bien que l'Allemagne, la Suisse, la Belgique, ressentent actuellement et très vivement le contre-coup de la tourmente américaine.

En second lieu, si, d'une façon générale, les dispositions des lois étrangères ne garantissent nullement aux capitalistes français la sécurité qu'ils escomptent en déposant leurs fonds à l'étranger, le récent accord franco-anglais, promulgué le 13 décembre 1907 et destiné à empêcher la fraude dans les cas de droit de succession, a des conséquences pratiques très nettes. Les déposants français qui, pour quelques raisons que ce soit, auront mis leur fortune mobilière dans les banques anglaises, sont désormais assurés de faire payer à leurs héritiers les droits successoraux tant en

France qu'en Angleterre. On paiera deux fois au lieu d'une. Le système est donc absolument prohibitif. Or, cet accord, conclu entre les deux pays du monde qui possèdent la fortune mobilière la plus importante, est de nature à faciliter des conventions analogues avec d'autres pays.

Il est donc à croire que, d'ici à très peu de temps, l'exode des capitaux va se ralentir et même complètement cesser. Ce qui ne veut pas dire que nombre de capitalistes — si l'impôt global et progressif est voté — ne chercheront pas à se soustraire aux exigences fiscales. Seulement, en ce cas, ils n'auront guère d'autre ressource que de conserver leurs valeurs soit dans leur domicile, soit dans les coffres-forts mis à la disposition du public par les banques.

L'ABATAGE ÉLECTRIQUE DES ANIMAUX.

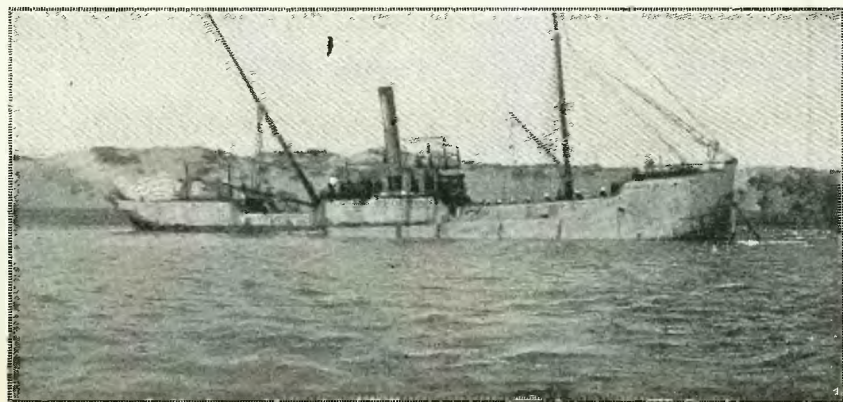
La semaine dernière ont été faites à l'abattoir de Nantes d'intéressantes épreuves de la méthode d'abatage électrique imaginée par M. Stéphane Leduc, professeur à l'Ecole de médecine de cette ville.

On demande au procédé ces résultats de tuer sans infliger de souffrances inutiles et de façon que la viande soit privée de sang et présente les qualités requises de salubrité et de conservation.

La première condition est réalisée par l'emploi d'un courant électrique qui, appliqué aux centres nerveux, les met en état d'anesthésie. La seconde, par la saignée pratiquée aussitôt l'animal abattu.

Pour abattre électriquement, M. S. Leduc fait usage d'un courant de basse tension qui produit l'anesthésie, et qui, en outre, s'il passe plus de quelques secondes, arrête la respiration et le cœur. Un animal qu'on soumettrait à un courant capable de le tuer (110 volts et 60 milliampères, par exemple, pour un cheval et un bœuf), mais pendant un temps trop court, reviendrait à lui : il faut donc, en principe, prolonger l'électrisation jusqu'à la mort. C'est pourquoi M. Leduc électrise généralement pendant deux minutes. Mais souvent il suffit de quelques secondes. Sur le porc, entre autres, nous avons observé que la mort définitive arrive après cinq ou dix secondes ; la mort étant indiquée par ce fait que la raideur musculaire se dissipait, ce qui est un signe certain que la vie a disparu. En pratique, il ne sera pas nécessaire de prolonger l'électrisation, car, dès que l'animal est à terre — et il s'abat avec une instantanéité véritablement impressionnante — on le saigne. Il ne sent rien ; par conséquent on ne le fait pas souffrir. Le sang coule à flots, et bientôt les centres nerveux sont dans un état d'anémie qui rendrait toute sensation impossible, même si le courant cessait de passer. Cette saignée accélère la mort, en même temps qu'elle débarrasse la chair du sang, et lui donne le caractère marchand requis.

Les expériences de Nantes ont montré que l'électrocution par le procédé de M. Leduc est radicale : elles ont fait voir aussi que la viande des animaux tués de cette manière est parfaitement normale d'aspect et de goût, et qu'elle se conserve aussi bien que la viande des animaux assommés. L'impression de tous ceux qui ont assisté à la démonstration a été que le succès était complet.

Le transport marocain *El Saïdi*, en feu dans le port de Larache.

Phot. Lacoste de l'Isle.

LA VISITE A L'ESCADRE

(Voir la gravure, page 152.)

C'est, chaque année, une des attractions, un des « numéros » de la saison, sur la Côte d'Azur, que le séjour que fait l'escadre de la Méditerranée en rade de Villefranche. Dès que les cuirassés et les croiseurs, monstres flottants aux allures de forteresses, y ont stoppé, une visite à bord s'impose aux plus sédentaires, aux plus terriens des mondains qui sont allés, là-bas, au-devant du printemps. Par petits groupes d'intimes, on s'embarque gaiement sur l'eau bleue qui danse, les curiosités éveillées à l'annonce d'un spectacle nouveau, ou bien oublié, depuis l'an dernier. Les uns ont frété une méchante barque qu'enlèvent de vigoureux bras; les plus favorisés, invités par l'un ou l'autre des officiers, prennent passage à bord d'une vedette rapide, de quelque chaloupe à vapeur regagnant son navire. On affronte, délibérément, quelques minutes de roulis, dans la certitude où l'on est de trouver au but, comme récompense d'un si bel héroïsme, l'accueil courtois et tout empreint de la plus charmante urbanité que réservent toujours à leurs hôtes — à leurs visiteuses, surtout — nos officiers de marine.

DUEL A L'AMÉRICAINNE,
OU MEURTRE?

M. Paul Roy, fils d'un grand marchand de chevaux, faisait, l'an dernier, la connaissance d'une Américaine qui s'était présentée chez son père comme cliente, miss Glacia Calla. Elle vivait depuis plusieurs années à Paris et étudiait le chant, se destinant au théâtre. Elle avait eu quelques succès de jolie femme. Son portrait, œuvre du peintre Jobert, avait fait sensation, en 1903, au Salon de l'Automobile-Club. M. Paul Roy, très épris, n'hésita pas à la suivre aux Etats-Unis, et l'épousa. Ce mariage ne fut pas longtemps heureux : M. Paul Roy est rentré, depuis quelques semaines, en France. Or, de là-bas, sa femme lance contre lui une accusation terrible : il a tué, au cours d'une discussion — en un duel à l'américaine, a-t-on d'abord dit, traîtreusement, prétend aujourd'hui miss Calla — son frère M. A. Carkins, qui la défendait au cours d'une discussion



« RAMUNTCHO » A L'ODÉON. — Une partie de pelote sur la place d'Etchezar.

(Photographie Larcher prise à l'une des dernières répétitions.)

On a vu, dans notre dernier numéro, les décors vrais où se déroule le roman de Ramuntcho; voici un de ces décors — celui de la place du jeu de pelote — tel qu'il va être reconstitué sur la scène de l'Odéon; le fronton est à gauche dans la coulisse et les spectateurs verront les balles rebondir de ce mur invisible vers les pelotaris qui, armés de chisteras, jouent avec leur ardeur coutumière.

qu'avaient les deux époux. M. Paul Roy, interrogé, affirme n'avoir tiré son revolver qu'à l'exemple de M. Carkins, étant dans le cas de légitime défense. Le fait certain, c'est que l'affaire fut, au premier moment, étouffée : les médecins conclurent à un suicide. Ce drame est très mystérieux encore, et l'on va même jusqu'à dire que Carkins était, non le frère, mais le premier mari de miss Glacia Calla.

LES THÉÂTRES

La première représentation de la nouvelle œuvre de M. Henry Bataille : *la Femme nue*, se termine, au théâtre de la Renaissance, au moment où nous mettons sous presse; elle a obtenu un très beau, un très grand succès que nous sommes heureux de signaler dès maintenant.

L'Opéra-Comique a donné cette semaine l'œuvre, très attendue, d'un jeune musicien, prix de Rome de 1903, M. Raoul Laparra. Auteur du poème en même temps que de la musique, M. Laparra a pu réaliser exactement, dans la *Habanera*, le drame lyrique qu'il avait rêvé en vivant pendant un an et demi en Espagne : non dans l'Espagne de Carmen, des gitanes et des cigarières, mais dans la Vieille-Castille, terre de durs paysans. C'est une histoire d'amour et de sang qu'il a agencée avec une rare puissance. L'action en est rapide et violente comme celle des drames musicaux italiens de l'école veriste; la musique en est pittoresque et troublante, et mêle des rythmes lascifs à d'admirables cris de haine et de souffrance. Aux décors de M. Jambon et aux costumes de M. Bétout, le frère de l'auteur, le peintre William Laparra, prix de Rome, lui aussi, a collaboré. La mise en scène est d'une grande beauté. Et MM. Seveilhac, Salignac, Vieuille, M^{me} Demellier, ont chanté et joué cette œuvre originale avec habileté et talent.

Avec la *Habanera*, l'Opéra-Comique donnait *Ghyslaine*, un autre drame lyrique moyenâgeux, en un acte — un acte important — de M. Marcel Bertrand, poème de MM. Guiches et Froger. Un peu banal, mais gracieux, puis émouvant, il a été écouté avec plaisir.

Le théâtre des Variétés alterne volontiers les reprises d'œuvres à musique et spectacle avec les représentations de comédies nouvelles. Il vient de reprendre *Geneviève de Brabant*, parodie qu'Hector Crémieux et Tréfeu firent de la vieille légende de Jacques de Voragine et sur laquelle Jacques Offenbach composa une de ses partitions les plus délicieuses, les plus spirituelles, les plus savamment divertissantes. La mise en scène en est évidemment plus riche, plus somptueuse, plus « féerique » aujourd'hui qu'elle ne put l'être en 1859, date de la première représentation, et en 1875, date de la dernière reprise. La troupe actuelle — MM. Brasseur, Guy, Max Dearly, Prince, M^{mes} Germaine Gallois, Jeanne Saulier — augmentée de M^{lle} Vix, est la plus verveuse et la meilleure qu'on puisse souhaiter pour la grande opérette telle que *Geneviève de Brabant*.

Le Châtelet s'est mis, lui aussi, à jouer une revue, sa revue, *la Revue du Châtelet*, de MM. de Gorsse et Nanteuil, qui amusera les petits et les grands, et avec quel luxe de décors et de costumes, quels tableaux féeriques, quels trucs, quels défilés, quels rassemblements d'acteurs, d'actrices, de musiciens, de danseuses et de figuration, on peut à peine l'imaginer ! Entre tant de magnificences, on admirera particulièrement le ballet des Poupées, la promenade de la Bibliothèque rose et surtout le défilé des Conquérants. Il a lieu sur une vaste place, au fond de laquelle — devant la pente d'une colline où s'étagent des palais, des terrasses et des jardins — se profile une colonnade surmontée d'aigles et de victoires; voici d'abord les Egyptiens, guerriers et danseuses précédant un pharaon porté sur un palanquin; puis voilà les Romains, leurs licteurs, leur char de triomphe; les Barbares, Attila en tête; les Francs aux cheveux roux; Charles-Quint et ses lansquenets; Pierre le Grand, dans son traîneau; et, comme couronnement, les armées de la Convention, de la première République et du premier Empire, leurs petits tambours, leurs cavaliers portant les drapeaux d'Italie et leur chef à tous, le roi des conquérants, le conquérant de rois, Napoléon, dans sa redingote grise, sur son cheval blanc. Autour de lui tous se groupent après le défilé, et cela constitue sur le vaste « plateau » du Châtelet, une multitude harmonieusement bariolée, un vivant tableau d'un coloris et d'une richesse extraordinaires.

Le Martien Giboulet s'ennuie sur sa planète; il vient à Paris voir les « actualités »; elles défilent pour lui sur la scène des Bouffes-Parisiens, et nous assistons à la revue *Aux Bouffes on pouffe*, qui est vraiment fort amusante. Les auteurs, MM. Rip, Wilned et Fargue, ont la satire audacieuse et piquante; ils ont aussi d'excellents interprètes et de jolies figurantes évoluant en costumes riches et légers.

MM. Maurice Lefèvre et Charles de La Porte ont, sous le titre *l'Homme de proie*, développé en trois actes, pour le théâtre Molière, un sujet très originalement dramatique : un homme qui a fait un riche mariage, refuse le divorce que réclame bientôt sa femme et revendique la paternité légale de l'enfant qu'elle va mettre au monde et qu'il sait n'être pas le sien; il ne cède, au bout de plusieurs années, que contraint par d'impérieux besoins d'argent, en échange d'une somme assez considérable. Il y a là l'étude très poussée d'un caractère égoïste et cynique; et quelques scènes dégagent une forte émotion dramatique.

« BEAUTÉ AMÉRICAINE », PAR JOBERT.
Portrait de miss Glacia Calla.